

Jacob Tierney
**« Je voulais être Ken Loach et produire un film socialiste dans
une école secondaire... »**

Sami Gnaba

Number 266, May–June 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63475ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gnaba, S. (2010). Jacob Tierney : « Je voulais être Ken Loach et produire un film socialiste dans une école secondaire... ». *Séquences*, (266), 40–41.

Jacob Tierney

« Je voulais être Ken Loach et produire un film socialiste dans une école secondaire... »

Avec **Trotsky**, Jacob Tierney signe certainement la comédie la plus originale qu'il nous a été donné de voir depuis **Les Aimants**. Un divertissement intelligent, liant émois amoureux et élans révolutionnaires trotskistes en plein high school, qui saura consolider — espère-t-on — la cause de la comédie romantique au Québec. Rien de moins. Rencontre avec un cinéaste passionné et sous influence.

PROPOS RECUEILLIS PAR SAMI GNABA

La première chose qu'on remarque dans ton film, c'est la quasi-absence de nouvelles technologies. Est-ce que ça répondait à un quelconque parti pris, ou c'était juste un pur hasard ?

Non, ce n'est pas par hasard. Je trouve que la technologie fait dur. C'est un handicap pour un storyteller. Quand j'ai écrit le scénario pour la première fois, j'avais 19 ans. On était en 98. Je n'avais pas de cellulaire, j'avais Internet, mais ça restait assez basic. Alors, quand j'ai construit l'histoire de **The Trotsky**, je n'avais pas ces préoccupations-là en tête. En plus, le cinéma que j'aime et qui m'inspire vient surtout des années 70 : les films de Mike Nichols, de Warren Beatty et de Robert Altman. Il n'y avait pas de technologie là-dedans.

Parlons influences donc. Quand on voit ton film, on pense beaucoup à John Hughes. À Ferris Bueller's Day Off notamment. Mais, on y trouve aussi une dimension très « woody allenienne ». Une influence pleinement assumée par le jeu de Jay Baruchel.

Je ne trouve pas que Jay fait du Woody Allen. Son jeu tient plus de la comédie physique, un peu comme un Charlie Chaplin. Il me rappelle beaucoup ces comédiens au temps du muet. Il s'exprime beaucoup à travers son corps. Il parle vite, c'est vrai, mais je crois que c'est un trait commun à tous les juifs venant de la East Coast... Je voulais certainement rendre hommage à Allen en utilisant des acteurs comme Michael Murphy, qui jouait dans **Manhattan**. C'est clair qu'Allen vient de ce même cinéma des années 70 dont je te parlais. Cela dit, il a toujours fait des films très personnels, ce que

moi je ne cherchais pas à faire ici. C'est probablement l'œuvre de Warren Beatty qui m'a influencé le plus. Quand je parlais de **Trotsky** les premières fois, je le décrivais comme un **Reds** se passant à l'école secondaire... Seulement plus drôle ! Je cherchais à donner à mon film cette même dimension épique, cette même émotion qu'on pouvait retrouver dans **Reds**.

Que cherchais-tu à dire à travers l'histoire du jeune Léon ? Vis-à-vis de la jeunesse, de son désengagement peut-être ?

Je ne trouve pas que les jeunes sont désengagés. Je trouve plutôt qu'on ne les inspire pas assez. On ne leur donne pas assez la parole, d'attention. Ils sont très intelligents, engagés, mais ils vivent dans un monde qui se fout un peu de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils veulent. La seule chose que je voulais vraiment faire avec ce scénario-là, c'était de renouveler l'importance de la participation. C'est tout. Léon n'est pas le genre de personnage à vouloir convertir les gens au socialisme, ou à quoi que ce soit du genre. Il veut juste qu'ils posent un geste, une action concrète. Qu'ils deviennent plus actifs.

Pourquoi, selon toi, on n'est pas capable de produire plus de comédies romantiques décentes au Québec ?

Je ne le sais pas. On n'en fait pas beaucoup non plus. Peut-être qu'il n'y a pas beaucoup d'intérêt. J'imagine que ça prend un désir pour le faire, quelqu'un qui est passionné par ce genre. Peut-être qu'on n'a pas de gens assez passionnés. Et j'imagine aussi que dès qu'on pense comédie romantique, on pense inévitablement territoire américain...



Jacob Tierney (à gauche) et Kevin Tierney (producteur, à droite)

C'est un genre de films qui est mal exploité chez nous.

C'est drôle, je n'y ai jamais pensé. Quand je faisais le tour des festivals, particulièrement les canadiens, tout le monde me parlait de comédie, pourquoi nos films ne marchaient pas... Et ce que j'ai toujours dit, c'est qu'il devrait y avoir plus de place faite aussi aux films de genre, comme des films d'action, des thrillers, des films d'horreur et des comédies, aussi. Quand je regarde le nouveau boom de films asiatiques, c'est presque juste des films de genre. Et c'est intéressant. Les genres donnent une possibilité aux artistes de faire des choses complètement différentes et dans des formats que les gens veulent voir. Je me dis qu'on devrait essayer ça ici.



Renouveler l'importance de la participation

L'ombre du révolutionnaire Léon Trotsky surplombe tout ton film. Le point de départ de tout ça venait d'où?

Eh bien, c'est de moi. J'aimais Léon Trotsky quand j'étais au secondaire. J'ai beaucoup lu sur lui et cet intérêt est resté constant chez moi. Il a tellement écrit. Il y a tellement de biographies qui ont été produites à son sujet. Le livre qui a probablement été le plus déterminant pour moi, c'est *Ten Days that Shook the World* de John Reed. Et qui a inspiré le film **Reds**. Pour moi, Trotsky ressemblait à un troubadour historique. C'était quelqu'un que je trouvais romantique, intéressant et vachement intelligent. Ce que j'aimais beaucoup c'est qu'il ne jouissait pas non plus de la même popularité que Che Guevara par exemple, avec les t-shirts, les chapeaux... C'était un vrai intellectuel.

Le film reste marqué par des questions assez sérieuses, disons. Est-ce que tu as songé à un certain moment à en faire un drame?

Oui. Ça a commencé comme un drame. Je l'ai refait par la suite en comédie. Je voulais être Ken Loach et produire un film socialiste dans une école secondaire. Et c'était horrible. Le scénario comptait plus de 104 pages, sur des jeunes qui discutaient du socialisme... C'était affreux, illisible! À un moment donné, j'ai mis ça de côté en me disant que ça ne marchait juste pas. Mais je ne pouvais pas abandonner l'idée. Plus tard, je l'ai relu et j'ai commencé à en rire, genre «*How the f... did you ever write this?*». Soudainement, l'idée d'en faire une comédie m'est apparue. En plus, si c'était une comédie, Léon pouvait dire n'importe quoi, même ces choses que je croyais ne pas pouvoir exprimer.

Ton scénario devenait plus libre en quelque sorte?

Complètement. Le drame ressemblait à une prison. Alors qu'avec le nouveau scénario, je pouvais aller où je voulais. C'était une belle leçon d'apprentissage aussi...

Trotsky a beau s'implanter dans le décor de Montréal, il n'en demeure pas moins qu'on est devant une comédie très américanisée?

Je ne pense pas vraiment comme ça. Ce que je voulais faire, c'était une comédie socialiste... J'ai lutté pour faire mon film ici, je voulais recréer cet esprit montréalais, son multiculturalisme. Avec des gens qui parlaient français! Initialement, je voulais faire un film d'ados que moi j'aurais aimé, à cet âge-là. Des films comme **Election**, comme **Heathers**, un peu trop smart, un peu trop méchants et que mes parents ne m'auraient probablement pas encouragé à voir... C'est drôle que tu me parles de John Hughes. Moi, personnellement, je trouve ses films extrêmement conservateurs, «*full of suburban, classist stereotypes, they are like republican fairytales*». Il y en a que j'aime beaucoup, comme **Ferris Bueller** que j'adore. **Planes, Trains and Automobiles** aussi, c'est super. Mais je ne peux pas écouter en revanche **Pretty in Pink** ou **Sixteen Candles** qui sont racistes, homophobes et «classistes» dans leur représentation du monde.

On était dans le temps de Reagan aussi.

C'est exactement ça. Ce sont des films de Reagan. Apparemment, tout le monde aime Reagan maintenant qu'il est mort, mais pas moi. Les films de Hughes sont très loin de ce que j'ai vécu et vu au secondaire. Les films étaient plus complexes, plus cultivés, que ce que ses films laissent paraître. Il y avait d'autres films qui m'ont beaucoup plus touché, comme **Heathers** ou **Say Anything**. C'étaient des films d'*outsiders*!

Ton film a déjà voyagé dans pas mal de festivals. Qu'est-ce que tu retiens de toute ton expérience?

Chaque fois que je le voyais avec un public de festival, ça me surprenait de voir à quel point le film pouvait susciter des rires pour des raisons complètement différentes. Je reviens d'un festival en Bulgarie et je n'ai jamais vu une réponse comme ça à la scène de la Lada. Pour eux, c'était chose courante d'avoir une Lada. Ils riaient, ils hurlaient. Ils trouvaient ça tellement drôle qu'un Américain — parce qu'ils pensent qu'on est tous américains! — conduise une telle voiture. On y a gagné le prix du public, comme à celui de Tokyo. Et tu ne peux pas imaginer deux publics plus différents que ça. Personne ne va rire dans un théâtre à Tokyo. Contrairement à la Bulgarie où on boit du vin et on crie. C'est vraiment drôle.

Y-a-t-il eu un moment décisif durant ces festivals où tu t'es dit que tu tenais quelque chose de particulier?

À Toronto. On a eu un «*pretty epic standing ovation*»! Tokyo aussi, c'est le deuxième festival qu'on a visité. C'était un grand festival avec plein de bons films. J'étais énormément surpris que le public japonais l'aime autant que ça. Il va même sortir en salles là-bas. C'était comme «Wow»! Peut-être qu'on a quelque chose de bien plus universel que ce qu'on croyait! Même les grandes comédies américaines ne sortent pas en salles, elles sont distribuées directement en DVD. Après le Festival de Toronto, je ne savais vraiment pas si le film pouvait voyager à l'international. Je craignais qu'il soit trop local comme projet. Mais apparemment non. 🍿